le Soudanais

Turbine

par Koffi Agbodjinou

Le soudanais et ses mosquées de terre

Avec pas moins de trois représentations au patrimoine mondial, la geste admirable qui - pour s'observer principalement dans la région correspondant à l'ancien « Soudan » - a, de la classification anthropologique, hérité du nom d'« **Architecture le type soudanais** », est sans doute la réflexion la plus aboutie sur la modernité du vernaculaire africain. Et c'est dans les édifices religieux qu'elle trouvera son espace privilégié d'expression.

De terre, de paille et de bois, le « soudanais» est d'abord remarquable pour sa « beauté d'un autre temps » (perception entachée d'une forte corruption occidentale). Il ne se laisse cependant pas enfermer dans l'imagerie muséifiant d'un passé nostalgique. De tradition rigoureusement urbaine, il témoigne d'étonnantes possibilités d'adaptation et d'actualisation, et, Djenné, Agades, Tombouctou, Gao, sont des villes rigoureusement d'aujourd'hui. Ses constructions à destination du culte musulman, là encore illustrent le mieux sa vitalité. Outre les types dominants du noyau malien, il existe en périphérie (Burkina, Nord Côte d'Ivoire, Ghana) un certain nombre de sous-styles donnant à voir des mosquées tout aussi impressionnantes. Ces « soudanais » de la périphérie, plus massifs et beaucoup plus en rondeur, expriment une influence moindre de l'islam et une interprétation libre.
Le Delta du Niger, berceau du soudanais, a offert à l'histoire deux grands styles que nous appellerons les « classiques ». Le style de Djenné dont la grande mosquée est l'ultime manifeste, et le style de Tombouctou dont la mosquée de Sankoré est une figure de proue.

La grande mosquée de Djenné
Le plus grand édifice en terre du monde est de réalisation assez récente. La mosquée de Djenné a été construite après l'arrivée des français (entre 1905 et 1907) sur les ruines conservées d'une première grande mosquée (datant des alentours de 1300) détruite en 1830 par les Peuls qui y jugeaient la foi chancelante. Djenné impressionne d'abord par sa stature. Erigée sur un socle surélevé, sur la place du marché, en cœur de ville, elle domine le tissu urbain. Le style djénnéen tel que la magnifie la grande mosquée, est caractéristique d'un ensemble de vibrations verticales dont les composantes s'en vont en s'amenuisant vers hauteurs.

La mosquée-université de Sankoré
Sankoré est le noyau atour duquel s'est développé la mythique université de Tombouctou dont on dit qu'elle pouvait accueillir jusqu'à 25. 000 étudiants. Dans une ville où le livre disputait leur valeur au sel et à l'or qui pavait les rues, une riche et pieuse femme opta vers 1300 de faire construire un édifice à l'image de l'émulation spirituelle, intellectuelle et artistique qui y était perceptible. La mosquée subit des travaux entre 1578 et 1582, à l'initiative de l'Iman Al-Akib qui la voulait aux mêmes dimensions que la Kaaba. C'est surement à cette occasion que Sankoré acquis cette massivité caractéristique du style tombouctien. Il n'est pas exclu non plus qu'elle subit alors l'influence esthétique de la mosquée sœur de **Djinguareiber**. Alors qu'avec ses trois tours Djenné à l'air d'avoir a tête dans les nuages, Sankoré et Djinguareiber semblent s'ancrer solidement au sol et s'insérer dans le paysage. Seul le minaret très élevé (environ 15 mètres), signale de loin au voyageur qui émerge du désert Sankoré et son centre universitaire.

Dans sa monographie consacrée à l'architecture soudanaise, Sergio Domian fait un résumé assez juste du plan soudanais : « *La mosquée est construite sur un plan rectangulaire et se compose soit d'un bloc compact, soit de deux parties, une partie couverte et une cour ceinte d'un mur. La partie couverte contient le mur de la qibla, au centre duquel se trouvent la niche du mihrab sur la face intérieure et une tour à l'extérieur. Dans certains édifices, le mihrab est flanqué d'une seconde niche contenant un petit podium, ou minbar, que l'iman occupe pendant la prière. (…) L'espace couvert est porté par des piliers massifs à base ronde ou rectangulaire, alignés parallèlement au mur de la qibla…* ». Ce schéma fondamental est grossièrement invariant. Il en est de même pour la technique et le matériau utilisés : la mise en œuvre en **banco** qui est transmise en Afrique depuis de la nuit des temps. La terre, choisie selon une science de la perception unique, est malaxée, foulée du pied dans ce geste caractéristique répandue partout sur le continent. On y incorpore pour la stabiliser, de la fibre végétale (paille de mil, algues sous d'autres cieux, etc.). L'éco-béton ainsi obtenu est ensuite, dans l'acte d'exécution coulée et tassée dans des coffrages selon la technique du pisé ou moulé à la main en boules ou en briquettes (option qui est peut-être apparue avec les exigences du plan carré). Dans tout les cas les murs sont obtenus par réalisation de couches successives qu'on laisse sécher plusieurs heures ou jours suivant les latitudes. Les branches en saillies, éléments récurrents du « soudanais » servent à la fois à consolider l'édifice et d'échafaudage lors des travaux d'entretien régulier qu'exige tout bâtiment de terre.

C'est à Gao qu'on trouvera, comme le dernier témoignage du faste antique de cette ville, un des joyaux de l'architecture soudanaise.

La "Askia djira".

Fidèle à une tradition d'ouvrages de prestiges initiée par Kankan Moussa, et lui aussi après un pèlerinage à la Mecque en 1495, **Askia Mohamed** prince des Songhaï qui depuis 1468 ont pris, en Afrique de l'Ouest, le relais de l'hégémonie mandingue, fit construire ce qui reste comme la plus énigmatique des mosquées de type soudanien. Le **Tombeau des Askia** (la légende dit que Askia Mohamed y fut inhumé) emprunte au minaret de Sankoré et étonne sa décoration très libre de branches en saillie, mais surtout par sa tour (culminant à 17 mètres) qui rappelle la pyramide à degrés de Saqqarah. Cette étrange parenté d'avec l'architecture égyptienne génialement affichée a pu lui valoir d'être trop hâtivement saisi comme caution à la thèse, au demeurant très sérieuse, de l'«origine nègre de la civilisation égyptienne ». Son caractère très «imposant et primitif » finit d'en faire à la fois une pièce unique inclassable et la matérialisation d'un réseau écheveau d'influences.

Le commentaire de Sergio Domian : « *…elle parait plus proche de l'univers animiste que du monde musulman* » pose, au travers de **l'*Askia djira*,** l'épineuse question de l'évaluation des apports.

Le champ des possibles en « soudanais » est large et c'est d'un réel effort de concision qu'on retiendra: le plan quadrangulaire, la monumentalité, (d'aucuns diront la virilité), l'austérité, le désir des hauteurs comme traits principaux. Que nombre de ces caractéristiques soit du patrimoine de l'architecture classique musulmane n'est pas innocent. Il n'y a pas débat sur le fait que l'intrusion de référents artistiques d'un islam orthodoxe dans l'univers proche subsaharien a participé de l'élaboration du « soudanais ». C'est quand il s'agit de mesurer la portée de cette l'influence dans la naissance du fait soudanais, qu'apparait la difficulté de dégager une communauté d'opinion. Cette difficulté à faire une frontière aux apports, se double de celle à établir la traçabilité de l'évolution et de l'expansion du « soudanais ».

Le soudanais, naissance et rayonnement d'un style

La théorie la plus sensée fait remonter les origines du « soudanais » jusqu'à l'ancien empire du Ghana, et trouve les fondements de l'éclosion de ce qui donnera ce « style », dans la configuration particulière de la région de la boucle du Niger. La chute de **Kumbi Saleh** en 1076, et l'exode de ses habitants marque le premier temps de la diffusion d'un mode de construction urbain vers les grandes villes du Delta qui se créèrent (Djenné, Dia, etc.), puis un deuxième moment porté par l'introduction et l'expansion de l'islam consacre son rayonnement plus au sud. Tout le long et jusqu'à nos jours, cette science n'a cessé d'évoluer et de s'adapter créant un impressionnant éventail de sous-styles. S'il est relativement facile de deviner les mutations nées de l'irruption de l'architecture coloniale, il est moins évident de faire une frontière entre les apports arabo-berbères et ce qui est ontologiquement africain.

Il ne fait aucun doute que l'effet "islam" et le contact avec les envahisseurs et partenaires commerciaux que furent, de façon alternative, les tribus arabes a produit des changements non négligeables, dans les modes d'habiter et de concevoir l'habitat des africains. Les postulats sont nombreux sur comment, au niveau architectural, s'est matérialisée cette rencontre entre le monde animiste africain et le monde arabo-musulman ; sur quel a pu être le degré réel d'échanges et sur comment le fait soudanien a pu s'en trouver grandi. On peut avec une certaine assurance en isoler un. C'est celui qui fait la part belle au règne des Mansa et qui met en scène le personnage **Ibrahim Abû As-Saheli de Cordoue**.

L'histoire de l'architecture soudanaise est intimement liée à celle du grand **Empire du Mali**, qui porta sur les bords du Niger les villes de Djenné, Tombouctou, Gao à un niveau de sophistication qui n'a pas fini d'interroger les historiens. En 1324, près d'un siècle après l'unification du Mandé par le premier des Mansa Soundiata Keita, (événement qui précisons-le a auguré de l'ère islamique en Afrique noire), un de ces descendants **Kankan Moussan** entreprend d'accomplir le **Hadj**. L'importance de cet événement dans la compréhension de l'histoire africaine est primordiale et, à notre avis, encore très mésestimée, malgré les nombreux écrits qui en traitent. Les témoignages sont en effet foisons sur l'extraordinaire du pèlerinage de Kankan Moussa. Des plus exaltés, comme celle qui fait état, sur le chemin de la Mecque, de la construction pour satisfaire un petit caprice de sa belle (Inaré Konté) et par plusieurs milliers de serviteurs, d'une piscine d'un diamètre de «mille pas », en plein désert et en une nuit unique… jusqu'à celle attesté par les tariks, qui raconte que les largesses du **Mansa**, lors de son passage au Caire, firent chuter, dans cette ville et pour quinze années entières, le cours de l'or. Il nous importe, à nous, de retenir que le faste de la délégation qui arriva en terre sainte (10 000 et 60 000 personnes selon les récits), fit naitre un réel intérêt pour le monde noir. L'historien arabe **Ibn Khaldoun,** rapporte que **El-Mâmer**, dernier héritier de la dynastie des Califes almohades, se porta aux devants de l'Empereur Noir, pénétra le cercle des intimes et fit avec lui le voyage retour vers Niani. Ce serait la remarque de celui-ci lui fit sur l'inexistence de lieux de culte digne du « Très haut », dans son Pays, qui mit le Manse en trouble et le gagna à l'idée de doter l'Afrique d'édifices de prestige.

Bien de grandes choses peuvent surgir de l'orgueil d'un empereur, et Kankan Moussa a de l'orgueil, l'épisode de la piscine l'a prouvé. Il opte de faire construire une grande mosquée à chacune de ses haltes sur le chemin de Niani. La charge de signifier l'empire d'Allah, sur le Mandé échu à un architecte arabe originaire de Grenade **Ibrahim As-Saheli**, un des nombreux artistes, intellectuels et hommes de lettres rencontrés lors du voyage en terre sainte et qui étaient rentrés dans les bonnes grâces de Kankan Moussa.

As-Saheli livra dans le somptueux **Gao** (nouvellement tombé sous l'emprise mandingue) une première mosquée dont on n'a, à ce jour, pas situé avec précision, les traces. Cet édifice ainsi que le magnifique palais d'audience érigé à la gloire de Kankan, ont probablement été détruits lors de l'invasion marocaine de 1590.

C'est lors de l'escale à **Tombouctou** qu'Ibrahim As-Sahéli réalisa ce qui reste son chef d'œuvre. **La mosquée Djingareiber** (« grande mosquée » en langue Songhaï) est l'ainé du style tombouctien. Sahéli est aussi poète, et cela se ressent dans Djingareiber. Peut-être pour rendre hommage au génie noir, il s'inspira des pyramides pharaoniques et surement parce qu'il était un architecte intelligent il choisit de ne pas se départir des techniques, du savoir faire et des matériaux locaux, offrant ainsi un objet cohérent avec l'époque, les latitudes, et l'esprit qui l'ont vu naître. Hormis une petite partie de la façade nord en calcaire, Djingareiber est entièrement construite en banco. Ses piliers massifs, sa cour intérieure, sa terrasse et son minaret principal de forme pyramidale lui ont valu d'être trouvée remarquable et sont devenus la constante du style architectural soudanais. Le prestige de l'ouvrage de Saheli (qui reçu d'après **Ibn Batouta** près de 180 kilos d'or des mains de **El Hadj kankan**) fut tel qu'il fit l'objet d'évidentes tentatives d'inspiration et l'aura de Tombouctou aidant, il est possible qu'on l'ait, un moment, admis comme le prototype idéal d'une architecture musulmane africaine.

Si on retient Djingareiber comme point de départ, on peut à la manière de **Sergio Domian** avancer la thèse d'une expansion double du soudanais ayant successivement puis simultanément Tombouctou puis Djenné pour centres. La première voix d'expansion qui part de Tombouctou et qui doit beaucoup à l'image qu'avait cette ville, suggère qu'il y ait eu des tentatives spontanées pour une grande part, dans les villes proches et lointaines de réaliser des ouvrages l'image de Djingareiber. Cela donnera les premières mosquées, massives très africaines, conservant la forme des autels auxquels généralement, elles se substituent. L'idée d'un « soudanais » vient de tombouctou, mais c'est à Djenné que le style se raffine et qu'il nait et se développe une véritable école de cette architecture. Les maçons de Djenné réputés dans tout le soudan l'y répandirent par la suite. La voix djennéene promouvant un style plus light et plus sophistiqué.

As-Saheli introduisit probablement un certain nombre d'éléments nouveaux empruntés à l'architecture arabo-berbère. Mais quel fut l'importance de cet apport ? Il est difficile de le mesurer avec précision autant qu'il est difficile d'estimer l'apport marocain lors de l'occupation des villes soudanaises. Bien évidemment il y a les défenseurs du tout arabe. Ibn Khaldoun, fidèle en cela, à une tendance à la simplification, serait prêt à voir en Saheli, le père du « soudanien » et par extension de toute forme d'architecture monumentale depuis le Delta du Niger jusqu'aux régions reculées de la Volta.

L'effet Saheli et les apports arabo-berbères peuvent pourtant être raisonnablement relativisées. En fait, outre le plan carré et la décoration des portes, très peu d'emprunts direct à l'architecture maghrébine sont observables dans le soudanais. Ses mosquées n'ont formellement, c'est

étonnant, rien de commun avec les mosquées du Maghreb proche (seule la leçon du Mzab leur semble parent). Le fait que ce soit dans Djenné, « *ville la moins exposée aux influences extérieures* », que le style se soit le plus développé, milite pour l'originalité du soudanais et est un crédit à l'idée d'un génie africain et d'un dynamisme propres. Les réminiscences animistes, la survivance d'éléments de symbolique spécifiques au continent invitent à une archéologie plus précautionneuse. La hiérarchisation sexuelle du schéma soudanais, les subtils renvois à des éléments d'anatomie sont des caractéristiques remarquables ailleurs en Afrique et notamment dans châteaux-forts Tamberma (Bénin, Togo). Le gros du répertoire décoratif surtout dans le sort qu'il fait aux pourtours des portails, est le partage de l'architecture des Dogon et rappelle étrangement leur art du masque. La monumentalité même, les fortifications, le recours au conique sont aussi très africains, et le soudanais se les dispute aux concessions Musgum (Cameroun, Tchad). On peut tout autant dégager un nombre impressionnant de parentés avec les édifices rigoureusement animistes des Lobi, Mossi et autres Gurunsi (Burkina, Ghana). Des observations qui apportent un crédit certain à l'intéressante théorie de Cheik Anta Diop établissant une correspondance entre toutes les architectures de terre du continent. Tout ceci confirme en tout cas sinon que le soudanais est ontologiquement africain sinon que l'Afrique y est en puissance dès ses balbutiements.
Avec ou non Djingareiber comme point de départ, l'architecture soudanaise se répandit en laissant des trous d'air, et jusqu'aux barrières que constituent les mondes Dogon, Mossi, Lobi, Somba non assujettis à l'islam et qui conservèrent des formes architecturales originales et originelles, que nous sommes en droit de considérer comme parents de l'ancêtre du soudanais.

Il ne fait donc aucun doute que le soudanais est une mutation d'une architecture africaine. Celle dont les peuples (craintifs, sauvages, farouches, etc. ce fut selon le sentiment des explorateurs), qui sont demeurés rétif à la pensée musulmane, se font encore le porteurs.
On estime, souvent à tort, que la domination, ou le rien de proximité de l'islam ont, (quand malheureusement et ce fut presque systématiquement le cas, elles ne l'ont pas complètement fait disparaitre), eu sur l'art des peuples africains un effet de stylisation et une tendance accrue à l'abstraction. Cet effet sur l'architecture est moins discutable. La volonté de hauteur de la pensée musulmane a jeté l'architecture africaine dans une verticalité unique. Cette exaltation caractéristique, son minimalisme, son dépouillement sont des tendances de l'art nègre dans lesquelles l'éthique mahométane s'est redécouverte. De fait les africains ont réinventé l'islam. Le style soudanais a du porter d'autres réponses à la question du « sens » et dans la pensée animiste et sa « symbolique ». Les nombreuses médiations d'avec la terre et la nature qui se traduisaient en architecture par ce que nous pourrions percevoir comme une débauche d'éléments de décoration, ont du trouver d'autres contenants.
Et on ne peut qu'admirer que la terre, matériau par excellence, et qui jusque dans la perception méta-esthétique même est, de massivité ait pu, pénétré de la mystique musulmane, gagner en quelque impression de légèreté et comme exalté par la force du désir de hauteur, caractéristique de cette mystique, s'élever en les impressionnantes vibrations que constitue l'architecture africaine des mosquées. Il convient pour finir de saisir qu'à l'origine de la naissance du soudanais, a surtout présidé le fait que Djenné, Tombouctou, Gao étaient de grands carrefours commerciaux et le siège d'une émulsion culturelle particulière dont l'architecture la première a bénéficié. Il s'y est développé la première réflexion sur l'évolution possible de styles traditionnels africains et leur adaptation à un mode de vie urbain et métissé. En cela le soudanais intéresse au plus haut point et interpelle les jeunes architectes africains.